

Burroughs et Poutine dans l'interzone de la guerre

écrit par Sylvia Bourdon | 15 mars 2025





La machine de guerre russe ralentit, change de vitesse, une brève respiration. Poutine se tient dans la lumière, devant les caméras, dans un simulacre de diplomatie, un homme qui a joué le long cours, qui sait quand s'arrêter, quand foncer.

Il dit que la Russie est d'accord – pour l'instant – sur le projet de suspendre les opérations de combat en Ukraine. **Pas de reddition, pas de soumission, mais un moment stratégique pour laisser l'ennemi reculer d'abord.** L'Occident, accro à ses propres mensonges, parle de cessez-le-feu, de trêve de trente jours comme des bandeaux sur des blessures par balle.

Mais le Kremlin ne traite pas en band-aids. Il traite en permanence. **Poutine le dit clairement : toute pause doit être au service d'une paix durable, pas un autre tour de passe-passe. Les Américains se plaignent d'une trêve**

temporaire pendant que les forces russes regardent, attendent, calculent le prochain mouvement. La région de Kursk est un point de pression, et la question des troupes ukrainiennes stationnées là doit être résolue avant que tout accord puisse tenir. Les Américains ne comprennent pas la patience russe, la capacité de jouer des décennies à l'avance, de voir l'histoire comme un palimpseste qui peut être réécrit dans le sang et l'acier. Le cessez-le-feu demeure une question de contrôle, et le contrôle, comme l'a enseigné William Burroughs, est la racine de toute guerre, de toute maladie, de tout système de pouvoir. **Qui dirige le racket de la chair? Burroughs avait demandé, et la réponse était toujours la même : l'Occident, le marchand d'illusions, injectant aux nations des solutions temporaires et l'appelant démocratie.**

L'émissaire, issu du ventre de la bête américaine, Steve Witkoff, se glisse dans Moscou, sa mallette pleine de papiers, un nécromancien bureaucratique terne tentant de ressusciter quelque chose de mort : la crédibilité américaine. Sa mission ? L'impossible. Relancer les relations russo-américaines comme si le siècle de l'humiliation n'avait jamais eu lieu, comme si l'OTAN ne s'était pas glissée vers l'est comme une peste. Parler de trêves et de mesures temporaires, comme si l'histoire était une chose qui pouvait être mise en pause, comme si la guerre était un film hollywoodien qui pourrait être édité pour une cote plus douce. Le conseiller en politique étrangère de Poutine, Ouchakov, n'est pas impressionné. Il comprend ce que Burroughs a écrit au sujet du contrôle : on ne peut pas le négocier, seulement le démanteler ou le consommer. La Russie n'est pas intéressée à donner une marge de manœuvre à l'Ukraine, mais seulement en définitive. Les racines de cette guerre ne sont pas dans les tranchées mais dans l'architecture pourrie des illusions occidentales. Les

exigences de la Russie sont claires : des ajustements territoriaux, l'anéantissement de l'emprise de l'OTAN, l'élimination des parasites étrangers sur le sol ukrainien et l'exorcisme des démons nazis qui hantent encore les couloirs du pouvoir à Kiev. Burroughs le savait aussi : le monde est plein d'hommes invisibles qui dirigent le spectacle, tirent les ficelles, injectent des rêves dans la circulation sanguine. Rien n'est réel, tout est permis. Mais la Russie voit à travers la brume et Moscou ne rêve pas – elle agit.

Quelque part entre Kiev et Washington, dans l'écorce pourrie de l'empire, un homme sans visage se penche sur un bureau, tapant des traités de paix sur une machine qui n'imprime plus. L'encre est du sang, les lettres n'ont pas de sens. Ses doigts dégoulinent d'un goudron noir maladif et l'écran clignote « ERROR ERROR ERROR ». Le contrat est nul, l'accord est annulé. Pendant ce temps, un officier ukrainien portant un écusson de l'OTAN se penche en arrière, une aiguille glissant dans son bras – pur financement occidental non coupé, suffisant pour maintenir le cadavre de la nation debout pour une autre semaine. Il sourit, les dents tombent, les lèvres se détachent. « Nous allons tenir la ligne », dit-il. Mais la ligne est déjà partie, effacée, réécrite. L'Interzone est là, et la guerre n'est pas une guerre : c'est un programme, un scénario, un rêve brûlant diffusé en direct. L'Ouest claque des mains, la Russie refait le plein. La scène suivante commence.

Pendant ce temps, dans les limites dorées de l'opulence oligarchique de la Russie elle-même, Oleg Deripaska émerge, sa voix un écho d'un Kremlin parallèle, un capitaliste avec un programme différent. Ses termes pour la paix manquent de la rigueur martiale de la vision de Poutine ; ils dégoulinent des préoccupations d'un homme dont le royaume est le commerce, pas la conquête. IL

veut que l'Occident restitue la moitié des actifs gelés de la Russie, qu'il allège son emprise économique, qu'il cesse de persécuter la langue russe et l'Église orthodoxe russe. Ce n'est pas de la trahison – c'est un autre genre de guerre, la guerre douce du capital contre la guerre dure de l'empire. C'est l'ancienne alchimie du pouvoir transmuté en or, une lutte entre la logique burroughsienne de contrôle par l'argent et le contrôle par la violence. Dans le monde occidental, le contrôle est un virus qui se propage à travers les marchés boursiers et les fonds spéculatifs, se transmettant par l'intermédiaire des corps des riches. Pour la première fois depuis des lustres, un industriel russe s'exprime ouvertement contre la cadence guerrière du Kremlin, offrant une alternative indifférente au champ de bataille. Mais les guerres ne sont pas gagnées dans les salles de réunion, elles sont gagnées dans la boue, dans les tranchées, dans l'esprit des hommes qui savent que l'histoire n'a aucune patience pour les faibles. Burroughs l'a déjà appelé le déjeuner nu, ce moment où vous voyez exactement ce qu'il y a au bout de votre fourchette. **La Russie a vu le repas, et elle n'a pas d'appétit pour autre chose que la victoire.**

L'Occident joue à la diplomatie, mais la Russie joue à la réalité. Les Américains croient encore à leur rêve d'empire, mais la Russie s'est réveillée. L'avenir ne sera pas négocié dans une salle de conférence stérile; il sera écrit, comme il l'a toujours été, dans les rues des villes brisées, dans les déserts des illusions brisées, dans les tranchées où l'histoire fait sa dernière passe. Une tempête dans un endroit sec est la fin du monde. La tempête arrive, et Moscou est prêt.

Constantin von Hoffmeister

Traduction de l'anglais : **Sylvia Bourdon**

14 mars 2025